



Clio. Femmes, Genre, Histoire

27 | 2008

Amériques métisses

De quelques synthèses récentes sur l'histoire des femmes européennes

Coup d'œil sur un domaine nouveau

Mary Louise Roberts



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/7539>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 267-276

ISBN : 978-2-85816-973-3

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Mary Louise Roberts, « De quelques synthèses récentes sur l'histoire des femmes européennes », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 27 | 2008, mis en ligne le 06 août 2008, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/clio/7539>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

De quelques synthèses récentes sur l'histoire des femmes européennes

Coup d'œil sur un domaine nouveau

Mary Louise Roberts

RÉFÉRENCE

ABRAMS Lynn, *The Making of Modern Woman : Europe 1789-1918*, Londres, Longman-Pearson Education Limited, 2002, x + 382 p.

BOCK Gisela, *Women in European History*, Malden, Blackwell Publishers, 2002, 304 p.

FUCHS Rachel G. and THOMPSON Victoria E., *Women in Nineteenth-Century Europe*, New York, Palgrave MacMillan, 2005, 216 p.

FOLEY Susan K., *Women in France Since 1789: The Meaning of Difference*, New York, Palgrave MacMillan, 2004, 378 p.

SIMONTON Deborah (ed.), *The Routledge History of Women in Europe since 1700*, London/New York, Routledge, 2006, 416 p.

- 1 Rédiger une synthèse sur un domaine comme l'histoire des femmes européennes est une tâche quelque peu perverse. Vous ne disposez d'aucun modèle historiographique sur lequel compter, si ce n'est celui rejeté pour son oubli de la moitié de l'humanité. Vous devez assimiler une littérature très abondante, pour finalement l'omettre par manque de place. On attend de vous que vous créiez un récit tout en demeurant douloureusement conscient du caractère politique du récit. Et aussi complet que vous tentiez de l'être, vous pouvez vous attendre à subir les foudres de ceux qui auront été injustement omis. Malgré ces difficultés, pas moins de six courageuses ont récemment relevé le défi d'écrire une synthèse sur l'histoire des femmes en Europe (le recueil de Deborah Simonton consiste en une série d'essais thématiques rédigés par des experts reconnus, mais pris ensemble, ces articles forment une synthèse collective sur la période contemporaine). Ces textes ont été

principalement conçus pour des étudiants suivant des cours d'histoire des femmes. Mais stimulants et instructifs, ils intéressent un lectorat plus large.

- 2 Ainsi réunies, ces synthèses offrent une occasion rare d'examiner de près le domaine tel qu'il a pris forme au cours des deux dernières décennies. Pour commencer, l'histoire des femmes européennes est devenue un champ de recherche clairement *contemporain*. Sur les cinq ouvrages considérés, seul celui de Gisela Bock commence avant 1700. De manière prévisible, la Révolution française demeure le point de départ privilégié, trois des cinq auteures débutant leur analyse avec les tentatives des Jacobines pour se frayer un chemin au sein de la Déclaration des Droits de l'Homme. Selon Lynn Abrams, 1789 marque le moment « où pour la première fois les femmes sont devenues conscientes que leur subordination aux hommes était le produit d'une idéologie concertée qui pouvait et devait être remise en question par leur propre contre-idéologie ». La Révolution a également inauguré une période de « tension sans précédent » et d'« auto-réflexion », où les femmes « ont discuté, écrit et fait évoluer les idées sur elles-mêmes d'une manière inédite, regardant en arrière avec peu de regrets, et en avant avec beaucoup d'optimisme » (p. 1). Ces affirmations sont peut-être vraies, mais elles représentent également une description du moderne (comme sans précédent, extraordinaire) qui est elle-même distinctement moderne.
- 3 Prendre pour point de départ la Révolution française révèle également à quel point les auteures ont compté sur le modèle européen occidental, avec lequel elles semblent avoir une relation embarrassée, mais largement fonctionnelle. Dans ces textes, la Révolution initie le grand drame de l'exclusion, mettant en mouvement une série de possibilités et de contradictions dont la résolution n'advient qu'au ^{xx}e siècle avec l'accès triomphant des femmes à la citoyenneté pleine et entière. Présentée largement comme un événement politique, la Révolution appelle également dans ces textes une approche avant tout politique de la question du statut des femmes, qui tourne autour de leur combat pour acquérir l'égalité civique que leur avaient refusé les Lumières. S'articulant ainsi autour de la question de l'exclusion/inclusion politique, l'histoire diffère ici peu des récits canoniques sur la classe ouvrière européenne ou les esclaves américains. Parmi d'autres éléments, elle privilégie l'identité politique et la participation civique comme fondements de la liberté humaine, une idée à nouveau nettement moderne et libérale.
- 4 Mais il se joue également là un autre drame de l'exclusion étroitement lié – un drame surprenant si l'on considère l'influence que les historiennes des femmes ont eu de part et d'autre de l'Atlantique. Assez tristement, l'historienne allemande Gisela Bock se sent encore obligée de commencer son ouvrage en affirmant une nouvelle fois qu'« une histoire qui ignore la moitié de l'humanité est moins que la moitié de l'histoire, car sans les femmes, l'histoire ne rend pas justice aux hommes non plus, et vice-versa » (p. x). De manière similaire, dans son introduction, l'historienne américaine D. Simonton note que « le passé a un autre air lorsqu'il est écrit à travers des yeux de femmes » (p. 4). « Nous devons modeler le courant dominant de l'histoire dans l'intérêt de cette dernière, poursuit-elle, mais nous devons également prodiguer nos efforts dans l'intérêt de l'histoire des femmes ». Dans le cas contraire, « les découvertes, les approches et les lectures alternatives de l'histoire des femmes ne seront elles-mêmes pas prises au sérieux » (p. 11). D. Simonton se propose de montrer que les historiennes des femmes doivent à la fois écrire leur propre histoire et ré-écrire l'histoire européenne traditionnelle. Mais en faisant des distinctions tranchées entre histoire « appartenant au courant dominant » et histoire « des femmes », elle réifie les catégories de centre et de

périphérie qu'elle combat si héroïquement. Lynn Abrams semble également travailler contre elle-même. Elle affirme que « les femmes sont au centre même des développements qui définissent le siècle », dont l'industrialisation, l'urbanisation et le nationalisme (p. 9). Qui plus est, elles « ajoutent » au récit de nouveaux thèmes tels que la reproduction, la maternité et la sexualité. Mais, modère-t-elle, en une phrase quelque peu maladroite, « les femmes ne sont pas juste des corps. Elles sont également parts des grands récits historiques de l'Europe » (p. 8). Les grands récits historiques de l'Europe ? C'est là une phrase qui semble n'être à sa place ni spatialement, ni temporellement dans un texte qui cherche à repenser l'historiographie de manière critique.

- 5 Ces textes respectent également le récit historique traditionnel dans son cadre libéral classique. Leur but est de cartographier le parcours progressif des femmes vers la liberté. L. Abrams décrit son récit comme « comprenant de nombreuses luttes » et « des réalisations plutôt lente quoiqu'en augmentation » (p. 2). Rachel Fuchs et Victoria Thompson perçoivent autant de déclin que de progrès dans les opportunités offertes aux femmes durant le long XIX^e siècle, mais les idées mêmes de régression et de progrès continuent de constituer l'axe de leur analyse : « La vie des femmes est devenue meilleure ou pire en fonction de leurs propres définitions de ce qu'une amélioration devrait comporter, mais également en fonction de toute une variété de facteurs comprenant leur pays d'origine, leur classe sociale, et leur milieu familial » (p. 1). Susan Foley semble un peu plus embarrassée : « Ceci peut apparaître comme une histoire de progrès continu à l'ancienne mode. Mais ce n'est, certainement, pas une histoire de progrès régulier et sans détour » (p. x). Les auteures mesurent le progrès dans « le récit du contrôle croissant qu'exercent les femmes sur leur propre vie », pour reprendre la formulation de S. Foley (p. x), mais, plus fréquemment, elles l'analysent en termes de visibilité dans le domaine politique. Elles consacrent insuffisamment d'attention, si ce n'est pas du tout, aux nombreuses autres variables rendant la vie d'une femme plus vivable : un travail satisfaisant, un bon salaire, l'accès à l'éducation, et de bons rapports familiaux, conjugaux et communautaires. Pourquoi cet intérêt prédominant pour le politique pris dans un sens purement formel ?
- 6 Ces auteures se considèrent comme travaillant avant tout sur l'histoire des femmes, et non du genre. Pourtant l'influence énorme du « tournant culturel » américain transparaît dans l'accent qu'elles mettent sur les débats formateurs concernant la construction du féminin. S. Foley donne pour sous-titre à sa synthèse « Les significations de la différence », bien qu'elle n'explicite jamais clairement l'intention qui sous-tend son choix. G. Bock affirme se sentir plus à l'aise « en se concentrant non sur « les » femmes et « les » hommes – qui de toute façon n'existent pas – mais sur un phénomène qui caractérise l'histoire européenne : une querelle des femmes ou querelle des sexes, un débat sur la question de ce que sont les femmes, les hommes, les sexes et l'humanité » (p. x). Si G. Bock se situe constamment dans le domaine des idées, L. Abrams essaie de retracer la manière dont « l'évolution des idées sur la différence sexuelle entre femmes et hommes éclaire l'expérience des femmes au sein du foyer, sur leur lieu de travail, et dans le domaine du politique, ainsi que la manière dont ces idées sont ensuite utilisées par les femmes pour revendiquer des privilèges auparavant limités aux hommes » (p. 2). Elle débute son ouvrage par les représentations philosophique, médicale et scientifique de la femme, puis poursuit avec l'expérience des femmes dans la famille, dans le monde du travail, et dans celui de la politique. De façon similaire, R. Fuchs et V. Thompson montrent qu'à la fin du XVIII^e siècle, « les écrivains énoncent de nouvelles façons de

penser à propos des femmes », qui finalement « se mettent à produire des changements dans les systèmes juridiques et politiques de l'Europe » (p. 177). Ces textes adoptent donc une conception plutôt anodine de l'idéologie. Des idées sur la féminité se forment, puis de manière relativement peu problématique façonnent l'« expérience ». La version de l'idéologie domestique du XIX^e siècle formulée par Judith Walkowitz et Mary Poovey – comme une idéologie instable et contestée servant de lieu où d'autres systèmes idéologiques (comme la race et la classe) se construisent – semble avoir été abandonnée en chemin¹. L'explication de ce fait relève sans aucun doute d'une question de commodité, si nous gardons à l'esprit que ces textes s'adressent principalement à des étudiants. D'un point de vue narratif, il est plus simple et plus clair de considérer « les idées sur les femmes » et « l'expérience des femmes » de manière consécutives (les idées viennent d'abord, puis donnent forme à l'expérience), que de façon simultanée (les normes de genre ne peuvent être dégagées de l'organisation sociale qu'elles sous-tendent et qui les produit). Et cependant, on ne peut s'empêcher de rêver d'une approche de la construction du genre plus complexe et comportant davantage de facettes.

- 7 Les auteures réussissent mieux à nuancer la notion de « sphères séparées » – ce concept cheval de bataille parfois écarté comme naturalisant « la femme » au sein du domaine privé². L'attraction de termes comme « privé » et « public » réside à nouveau dans leur valeur pratique : ils fournissent une compartimentalisation facile de la vie des femmes dans un espace intégral unique, et donc une manière structurellement commode d'asseoir le récit. L. Abrams, D. Simonton et R. Fuchs/V. Thompson conçoivent toutes la famille comme le « niveau zéro » du récit : le travail, l'éducation, et la politique deviennent tous des incursions hors de ce centre de gravité, un « engagement » avec la « sphère publique ». Organisés par des métaphores du « dedans » et du « dehors », ces textes témoignent de l'importance de l'espace pour donner une forme sociale à la vie du XIX^e siècle. Dans le même temps, D. Simonton est attentive à noter la porosité des sphères. De même, R. Fuchs et V. Thompson soulignent l'impossibilité d'une restriction spatiale dans un monde en pleine industrialisation, où « les besoins d'une économie changeante, le nombre croissant de citoyens pauvres, et les avancées dans la technologie des déplacements conduisent continuellement [les femmes] à investir le domaine public » (p. 2). S. Foley va un peu plus loin en la matière, assimilant la résistance des femmes à l'impératif domestique à « leur engagement avec le monde de la vie publique et de la citoyenneté » (p. ix). Malgré les dénégations des auteures, les catégories de privé et de public sont toujours bien vivantes dans ces textes, où elles montrent leur aptitude à structurer le récit de façon cohérente.
- 8 Un problème relativement grave commun à beaucoup de ces textes est leur tendance à conceptualiser le XX^e siècle dans des termes du XIX^e – ou à ne pas le conceptualiser du tout. Tandis que l'usage par les auteures de la terminologie des sphères séparées semble entièrement approprié pour le milieu du XIX^e siècle, il devient de plus en plus forcé pour la période postérieure à 1870, où la culture et la consommation de masse recomposent les frontières entre la vie publique et la vie privée. On ne trouve aucune tentative pour comprendre la politique de masse du XX^e siècle dans ses propres termes. Par exemple, S. Foley distingue le XX^e siècle du XIX^e par l'entrée triomphante des femmes dans la sphère politique publique, mais elle ne considère apparemment jamais la possibilité que la signification de la politique elle-même ait changé. Dans plusieurs de ces textes, le XX^e siècle souffre également de trous béants dans la chronologie. Si toutes les auteures traitent attentivement la montée du fascisme et la Seconde Guerre mondiale, le demi-

siècle précédant 1930 et les deux décennies postérieures à 1945 ne reçoivent qu'une attention limitée. G. Bock, comme les collaborateurs du recueil de D. Simonton, sautent de la fin du XIX^e siècle à la période fasciste, n'accordant qu'un rapide coup d'œil à la femme nouvelle et à la femme moderne de l'après-guerre (Anna Clark constitue l'exception par son article exemplaire sur le sexe et la sexualité). Bien que R. Fuchs et V. Thompson aient choisi de mettre une femme nouvelle en couverture de leur ouvrage, celle-ci ne fait guère qu'une apparition dans le texte. Un même saut temporel se produit après-guerre. G. Bock néglige les années Beauvoir et avance rapidement jusqu'au mouvement des femmes des années 1960, tandis que le récit de D. Simonton ne refait pas surface avant les années 1970.

- 9 Comment pouvons-nous expliquer ces sauts et ces cahots qui forment un contraste si marqué avec le parcours uni du XIX^e siècle ? Si les sphères publique et privée forment l'assise des normes de genre dans le monde du XIX^e siècle, qu'est-ce qui remplit le même rôle pour le XX^e ? La tendance de ces historiennes à « atterrir » dans les années 1930 a un sens, étant données les interrogations et les remises en question qu'elles élaborent au départ à travers la Révolution française. Si 1789 marque la promesse des droits de l'homme, 1933 (et la montée d'Hitler) pose la menace de leur extinction. Et si la Révolution est au bout du compte devenue une promesse non tenue pour les femmes, on pourrait affirmer qu'elle a été finalement accomplie par le mouvement féministe des années 1960 et 1970. En d'autres termes, l'insistance des auteures sur la primauté des valeurs et des politiques libérales les conduit à valoriser ces moments du XX^e siècle comme des moments « clés ».
- 10 Pour conceptualiser ce siècle comme un tout, nous devons le comprendre comme davantage qu'une série de menaces et de triomphes pour l'ordre libéral. Si ce type de remise à plat constitue manifestement un projet énorme, une suggestion vient cependant immédiatement à l'esprit. Les auteures ignorent presque totalement la montée de la culture de masse et la transition vers une société de consommation de masse (R. Fuchs/V. Thompson constituent l'exception, en détaillant l'émergence des grands magasins et des spectacles commerciaux comme le cinéma et les grands théâtres. Elles n'intègrent cependant pas cet essor dans leur cadre conceptuel). Il est intéressant d'observer que les périodes de transition les plus importantes vers une culture de consommation de masse sont précisément celles qu'ont négligées les auteures : les premières décennies du XX^e siècle et les années 1950. Bien que G. Bock documente avec compétence les débats féministes dans les journaux, son traitement de la querelle des femmes au XX^e siècle manque presque entièrement son but, aucune attention n'étant accordée à la mode, aux magazines, à la photographie, aux films et à la musique – qui sont tous devenus des lieux centraux de construction et de contestation de l'identité féminine. La « femme nouvelle » d'avant-guerre et la « femme moderne » d'après-guerre sont toutes deux largement filles de la culture de masse. Non seulement les deux néologismes sont débattus sans fin dans des pièces de théâtre, des éditoriaux et des articles de magazine, mais en tant que types « réels », les femmes nouvelles gagnent souvent leur vie dans le journalisme et le théâtre. Le succès du quotidien *La Fronde* (1897), entièrement écrit et édité par des femmes, constitue un bon exemple de cette tendance. En outre, l'univers clinquant des boulevards, foyer de la culture commerciale de masse, annonce l'accent nouveau mis sur la représentation et sur l'apparence, qui est également transgressif pour les citadines. La Grande Guerre développe davantage ces tendances alors que de nouvelles formes de culture de masse, dont le cinéma et une industrie extrêmement développée de la

publicité, créent un échange transnational majeur d'idées concernant les normes de genre. Le paysage urbain français est inondé d'images américanisées de la garçonne – l'allumeuse sexy, mince comme un clou, coiffée à la Jeanne d'Arc, qui fume des cigarettes, boit des cocktails et danse au rythme des orchestres de jazz.

- 11 Si l'on n'accorde pas d'attention à ces développements, les changements dans la vie des femmes durant le ^{xx}e siècle ne sont guère compréhensibles. On ne peut pas non plus comprendre le siècle sans accorder d'attention aux questions de race et d'impérialisme. La montée et la chute d'empires dans les cent ans qui s'étendent de 1870 à 1970 affectent profondément la manière dont les Européens se considèrent et pensent leur relation au reste du monde. Seules R. Fuchs et V. Thompson abordent la question de l'identité impériale en se fondant sur les travaux de Margaret Strobel concernant les épouses de fonctionnaires coloniaux. Pour être juste, toutes ces auteures sont douloureusement conscientes des limites géographiques de leurs travaux. Comme le déclare D. Simonton dans son introduction, non sans exaspération, « il est impossible de tout couvrir » (p. 3). L. Abrams admet volontiers qu'elle se concentre très largement sur l'Europe nord-occidentale. G. Bock regrette qu'« elle n'ait pas abordé l'histoire des femmes européennes et non-européennes » (p. x). Si le recueil de D. Simonton se cantonne également à la métropole (à l'exception de l'excellent article de Rebecca Rogers sur l'éducation des femmes), elle pose au moins la bonne question : « Comment devrions-nous en tant qu'historiennes des femmes européennes répondre aux défis que posent les idées en pleine évolution sur les frontières et le concept d'Europe comme une entité, ainsi qu'à la conscience croissante du fait que l'Angleterre, la France et l'Allemagne ne constituent pas l'Europe? » (p. 1).
- 12 Comment, en effet ? G. Bock utilise le mot « transnational » pour décrire l'élément comparatif de son analyse : « Le débat sur le genre n'a pas eu lieu seulement au sein des frontières nationales, mais était un débat transnational. De nombreuses déclarations étaient lues et discutées au-delà des frontières au sein de l'Europe et de part et d'autre de l'Atlantique » (p. x). De façon similaire, D. Simonton déclare que son recueil constitue une « histoire transnationale des femmes en Europe » (p. 2) en ce qu'elle ne privilégie pas les histoires nationales. Mais dans son texte pionnier *Women's History in Global Perspective*, Bonnie Smith définit le transnationalisme tout à fait différemment : comme une façon de penser qui « considère les histoires qui traversent les frontières. Les mouvements transnationaux de femmes sont parallèles à des phénomènes contemporains comme les migrations mondiales, les compagnies multinationales, les communications globales, et les structures dirigeantes transnationales comme la Banque Mondiale. Ces développements, cependant, ont été accompagnés par de nouveaux résultats dans le domaine de l'histoire mondiale qui suggèrent la nature durable, non des nations, mais des contacts globaux »³. Selon B. Smith, les historiens « transnationaux » ne sont pas tant intéressés par la comparaison de diverses unités nationales (par exemple, au sein de l'Europe) que par l'examen des rencontres entre peuples et communautés. Ces historiens se concentrent sur les forces économiques et politiques (le commerce, les marchés, l'empire) qui font se rencontrer diverses communautés ethniques, religieuses, raciales, et nationales ; puis ils examinent la manière dont ces communautés établissent des rapports entre elles, qu'elles s'accordent ou entrent en conflit⁴. Leur but est de présenter l'interconnexion et l'interdépendance des systèmes politiques, économiques et religieux mondiaux, et la nature globale de la constitution de ces systèmes, même s'ils paraissent ancrés au sein de la communauté locale ou de l'État-nation.

- 13 Le transnationalisme encourage dès lors les historiens à en apprendre plus sur les migrations féminines et la participation des femmes aux diasporas, sur les rôles des femmes dans les échanges et l'industrie mondiales, et sur leur implication dans les systèmes impériaux. Un tel programme de recherche nous offre une occasion de redonner de la vigueur aux récits historiographiques traditionnels d'une manière appropriée à une Europe nouvellement globalisée. Rédiger ces nouveaux récits, cependant, demandera des années de recherche et de synthèse. En attendant, nous sommes redevables à ces six historiennes pour leur vigueur intellectuelle et leur courage.
-

BIBLIOGRAPHIE

BURTON A. and BALLANTYNE T., 2006, *Bodies in Contact : Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham, N.C., Duke University Press.

DAVIDSON C. and HATCHER J., 2002, *No More Separate Spheres ! A Next Wave American Studies Reader*, Durham, N.C., Duke University Press.

POOVEY Mary, 1988, *Uneven Developments : The Ideological Work of Gender in Mid- Victorian England*, Chicago, University of Chicago Press.

SMITH Bonnie, 2004, *Women's History in Global Perspective*, Urbana, University of Illinois Press.

WALKOWITZ Judith, 1982, *Prostitution and Victorian Society : Women, Class and the State*, Cambridge, Cambridge University Press.

—, 1992, *City of Dreadful Delight : Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London*, Chicago, University of Press.

NOTES

1. Walkowitz 1982 et 1992 ; Poovey 1988.
2. Davidson et Hatcher 2002.
3. Smith 2004 : 5-6.
4. Burton et Ballantyne 2006 (Introduction).